

ARTHUR MEYER

Directeur

RÉDACTION

2, rue Drouot
(Angle des boulevards Montmartre et des Italiens)

ABONNEMENTS

Paris et départements

Un mois..... 5 fr.
Trois mois..... 15 fr.
Six mois..... 27 fr.
Un an..... 54 fr.

Etranger

Trois mois (Union postale)..... 16 fr.

Les manuscrits ne sont pas rendus

Ce numéro est accompagné d'un supplément illustré qui doit être délivré gratuitement à tous nos abonnés et acheteurs au numéro.

SOMMAIRE

Mondanités.
Chronique médicale : Quelques mots sur la bicyclette, par le docteur Cix.
Extérieur : La condamnation de Jameson.
Lettre de Bayreuth, par M. Alfred Ernst.
Nouvelles de Madagascar.
Concours du Conservatoire (opéra).

LE GÉNÉRAL

SANS-CASQUETTE

CONTE COQUARDIER

Il y avait alors tant de héros, que beaucoup sont restés inconnus, dont l'histoire est devenue légendaire dans leur pays natal, et n'y attend qu'un poète pour y figurer quelque jour en chancelier populaire.
(Folklore thiersien, 13, 27.)

Aux venelles du bois fleuri,
Joutant de la cicquette,
L'enfant Michaud le mal nourri
Va patte sa bicyclette ;
Mais avec elle il a tant ri,
Couru, sauté comme un cabri,
Que dans les ronces l'huri
A perdu sa casquette.

Quand même, l'œil vil et rétu
Sous sa tignasse en chaine,
C'est avec un turlutulu
Qu'il rentre en gai-guillume ;
Mais sa marâtre au nez pointu
L'a battu, battu, battus,
En criant : « D'où viens-tu, bistou,
Mauvais enfant de gaine ? »

L'orphelin, dont le cœur se fend,
Piqué par la vipère,
Sous l'outrage se rebiffant,
En appelle à son père ;
Mais le père point ne défend
Ni la mort ni son enfant.
La marâtre et lui s'enlaidant
A rire font la paire.

Alors, jurant le nom de Dieu
Qu'à la barbe il lui lâche,
Michaud, pâle, et droit comme un pieu,
Dit : « Ton sang tourne en flèche,
De souffrir qu'on traite en ce lieu
De gaine la mère à ton feu.
Ah ! mieux vaut fuir sans feu ni lieu
Que vivre auprès d'un lâche ! »

Puis, triste, le cœur attendri,
La gorge qui hoquette :
« Adieu, maison, mon tendre abri,
Mes fleurs et ma bicyclette !
Adieu, tout ce qui m'a chéri !
Et, sans que son père ait eu cri,
S'en va Michaud le mal nourri,
Qui perd sa casquette.

Bien des hivers, bien des étés,
Par les terres lointaines,
Ayant les gendarmes bottés
Pour noirs croquanteins,
Michaud s'en va de tous côtés,
Las et les pieds ensanglantés,
Mangeant le pain des charités,
Buvant l'eau des fontaines.

Mais à toujours aller ainsi
Au hasard de sa quête,
Tantôt brûlé, tantôt transi,
A la mâle franquette,
Il gagnait un cuir endurci
Et du poil à son âme aussi
Sous la crinière en poil roussi
De son front sans casquette.

Si bien qu'un jour, qu'on déclarait
La guerre à grands vacarmes,
Tandis que plus d'un secret
N'y paraît qu'avec larmes,
Lui, n'ayant rien qu'il y perdrait,
Se trouva tout dret et tout prêt
Corps d'aplomb et cœur guillerot,
Pour le métier des armes.

Il y fit bon train son chemin ;
Car, la chose est notoire
En ce temps-là, temps surhumain,
Pour acte méritoire,
Fut-on hier simple gamin,
On pouvait sans autre examen
Devenir général demain
Et connu dans l'histoire.

Toujours nu-tête au premier rang,
Son fusil pour raquette,
Au-devant de la mort courant,
Avec elle la coquette.
Le vif capitaine, et sabrant !
Tous sont grands. Il est le plus grand.
Et le nom lui va demeureant
De Michaud-sans-casquette.

Volontiers il en était fier !
Quand d'estoc et de taille
Il faisait flamber son fer,
Il redressait sa taille.
Pour mieux à tous montrer en l'air
Ses crins drus au toupet d'enfer
Illuminant d'un fauve éclair
La nuit de la bataille.

A force de risquer sa peau
Qu'on vous lui débécète,
Il prend des canons, un drapeau,
D'un roi fait la conquête,
Puis culbute un jour en troupeau
Dix mille Allemands dans le Pô ;
Et du coup c'est le grand chapeau
Qu'a Michaud-sans-casquette.

En ce temps-là, comme on passait
D'espoir en espérance,
Lui, ne connaissant ce que c'est
Que la peur ni la transe,
La gloire si fort l'embranchait
Qu'il eût pu, ce petit Poucet,
Aussi bien qu'un autre, qui sait,
Être empereur de France.

Mais l'éternel tambour-battant
De ce temps militaire,
Comme il ronflait toujours portant
Et sans jamais se taire,
Il pleuvait du bruit et tant
Qu'un soir un boulet important
Renversa Michaud et l'étend
Sans ses jambes, par terre.

« Bah ! faut-il en pleurer ? Jamais !
Deux pieds ! Belle bicyclette !
Tout le mal que je m'en promets,

» C'est une autre étiquette.
» Sans-Casquette je me nomme ;
» Je me nommerai désormais
» Non Michaud-sans-casquette, mais
» Sans pieds-et-sans-casquette ! »

Au pays il est revenu
Sur deux pilons de frêne.
C'est là qu'enfant je l'ai connu
Chez ma grand'tante Irène.
Il nous contait par le menu
Ses combats d'un air ingénu.
Sous son front chauve toujours nu
Sa face était sereine.

De son père, ancien bonhomme
Il prenait la défense ;
Et même, oubliant le tourment
De sa dolente enfance,
A sa marâtre ensemblement,
Avec un sourire charmant,
De l'ancien mauvais compliment
Il pardonnait l'offense.

« Car, disait-il, sans elle, ici
» J'aurais vu la cicquette,
» J'aurais vécu coucou-couci
» A patte ma bicyclette ;
» Tandis que je lui dois merci
» D'être coiffé comme moi,
» Mot que j'ai dans l'histoire ainsi
» La gloire pour casquette. »

De ce vieux, dont les mots poils
Chantaient un tel ramage,
J'ai du fond des jours révolus,
Ressuscité l'image.
Gens de nos jours, au cœur percus,
Faites-lui vos plus grands saluts ;
Car de ses vieux, on n'en voit plus,
Et c'est vraiment dommage.

Jean Richopin

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Déjeuner à la tour Eiffel.
Visite au musée Grévin.
Dîner-concert, salle des fêtes du Grand-Hôtel, 8 fr.,
vin compris (petites tables).

LA POLITIQUE

LES OUVRIERS EN FAILLITE

Un disciple de M. Jules Guesde passait, un jour, à Rive-de-Gier. Il apportait la bonne parole. Les ouvriers se pressaient en foule pour l'entendre et ne se firent point faute de l'acclamer. L'apôtre rentra chez lui chargé de bénédictions.

Cependant, le grain qu'il avait semé germait. Les vœux, fatigués d'enrichir de leurs vœux le tyranisme patronal, s'imposèrent de jour en jour, achetèrent la majorité des actions de l'usine où, par là, on les exploitait, s'emparèrent de la direction, s'installèrent en maîtres au conseil d'administration.

Ceci fait, ils mirent en pratique les admirables théories de M. Jules Guesde, déléguèrent la journée de travail à six heures, firent travailler à l'homme débile et dans la ruche ouvrière, nulle tête ne dépasserait sensiblement les autres.

Les salaires devaient naturellement s'augmenter de tous les profits, dont jusqu'alors, l'infâme capital avait été le seul bénéficiaire. L'expérience a duré deux ans.

Aujourd'hui, la verrerie est en liquidation ; depuis longtemps les ouvriers ne touchent plus leurs salaires et vivent des quelques rares bons de comestibles que leur distribuent leurs camarades du conseil d'administration.

Les malheureux ont dissipé les économies qu'ils avaient réalisées sous l'abominable régime du patronat ; ils ont, en outre, perdu l'habitude et probablement le goût du travail.

Il n'y a plus d'ouvrage, les ouvriers ne trouvent plus de travail, et les uns, exposant à leurs camarades les misères qu'ils ont subies, les mettant en garde contre de périlleuses excitations.

Aux théories de M. Guesde ils opposeraient leurs livres de caisse et le bilan qu'ils viennent, hélas ! de déposer.

Les socialistes affirment qu'en supprimant le capital ils supprimeraient les misères, les misères volontaires ; cela est vrai, mais ils conviendrait d'ajouter, après expérience faite, qu'ils les remplacent par le chômage forcé. — L. DESMOULINS.

ÉCHOS DE PARIS

Le général Dods et M. Rousseau.
Il semble qu'on ne puisse savoir exactement à qui incombe la responsabilité du rappel du général Dods. Le responsable s'il en est un, est-il le ministre de la marine ou le ministre des colonies ? Est-il le gouverneur général de l'Indo-Chine ?

Renseignements pris aux meilleures sources, voici comment les choses se seraient passées : M. Rousseau, qui n'avait été consulté que *pro forma* par le précédent ministre, lorsqu'il s'est agi de nommer le général Dods, adressait il y a quelques jours à M. André Lebou un rapport circonstancié sur la situation militaire.

Le gouverneur attirait l'attention du ministre sur ce fait que le général Duchemin aurait prochainement droit à sa troisième étoile, et il demandait qu'on voulût bien se préoccuper de rapports à établir, à ce moment-là, entre les chefs de notre armée en Indo-Chine.

dans un immeuble vacant, comme le prince de Bulgarie, ou à l'hôtel, comme Li-Hung-Tchang. Cette hospitalité n'est vraiment pas digne de la France, d'autant plus que l'État ne manque pas de palais et d'hôtels.

Le gouvernement a compris cette insuffisance de notre hospitalité, et s'en est inquiété, surtout en prévision de l'Exposition de 1900.

On a songé aux anciennes écuries de l'Empereur, au quai d'Orsay ; il y faudrait de grandes réparations, des salles de réception, et, malgré tout, cette résidence semblerait toujours un peu l'écure et serait trop éloignée du centre.

On ne peut réclamer si loin nos hôtes, qui aiment généralement le voisinage du boulevard. Puisqu'il est question de transporter la résidence du gouverneur de Paris aux Invalides, où le général Saussier serait, d'ailleurs, plus au large, il serait très simple de transformer l'hôtel de la place Vendôme en résidence à offrir à nos hôtes, qui se trouveraient ainsi dans leur milieu préféré, puisqu'ils vont toujours se loger dans les hôtels du voisinage.

Rien ne serait plus facile que d'aménager cet immeuble avec tout le luxe et le confortable possible.

Pour couper court aux pronostics plus ou moins fantaisistes qu'on publie tous les jours sur le successeur probable de M. Guichard, disons que l'élection du nouveau président de la Compagnie du canal de Suez aura lieu seulement dans la première semaine du mois d'août.

BILLET DU SOIR

J'ai gardé dans mes notes la mention d'un récit de voyage récemment accompli en France par un Anglais qui passe pour un observateur ingénieux dans son pays. M. Conan Doyle, écrivain à la manie anglo-saxonne — et qui se gausse depuis quelque temps de distribuer des records, a dressé un tableau comparatif des qualités et des défauts tant de l'Anglais que du Français et voici le résultat de sa distribution de prix.

La France a quatre supériorités sur l'Angleterre :
1^{re} Un jour de fête populaire on y rencontre pas un ivrogne.
2^e Paris est beaucoup moins sale que l'Angleterre, et en est générale le Français est plus propre que l'Anglais.

3^e Le Français a un dimanche raisonnable. Il va volontiers au musée.
4^e La justice est à meilleur marché en France qu'en Angleterre.

Voici maintenant en quoi l'Angleterre, toujours d'après M. Conan Doyle, nous donne le pion :
1^{re} La Grande-Bretagne a des idées saines sur la guerre et le duel.
2^e Elle a plus d'humanité envers les animaux.
3^e Les hommes mûrs font encore de l'exercice.
4^e Les journaux sont quelquefois véridiques.
5^e Les Anglais n'ont pas la force de la Légion d'honneur.

Quatre de ces supériorités sur une ne me sautent pas aux yeux : nos idées sur la guerre et sur le duel peuvent se discuter victorieusement à Londres. La loi Grammont, plus oblige que jamais, réprime chaque jour de nombreux crimes féroces de nos charreries. Le goût du sport, partagé par beaucoup de Français, leur met entre les mains un maillet de po, entre les mains une selle de bicyclette. Enfin, l'épithète de « quel-quefois véridique », ne doit pas viser les informations toujours vraies de nos journaux.

Mais, par exemple, la cinquième supériorité britannique, celle de n'avoir pas la force de la Légion d'honneur, ah ! celle-là, il nous faut la saluer humblement en ce temps où certaines décorations sont tellement folles, que les journaux qui nous les annoncent semblent encore moins véridiques, si c'est possible, ce jour-là, que le Times.

François, le déséquilibré, qui avait commis le pseudo-attentat le 14 juillet dernier contre le président de la république, a été examiné par les médecins légistes, qui ont conclu qu'il était atteint du délire de la persécution et de vanité morbide.

François sera incessamment interné, probablement à l'asile de Villejuif.

A l'assaut ! Le combat est entré dans sa phase décisive ; il s'agit d'enlever la position de l'ennemi. Sous son feu, que le tir à répétition permet de pousser au maximum d'intensité, comment franchir avec les mitrailleuses de l'ennemi le fossé qui sépare encore les deux partis en présence ?

C'est ce problème, le plus ardu dans l'action de guerre, que tendent à résoudre les expériences de « marche rampante » entreprises à Pamiers par le 59^e d'infanterie sur l'initiative de son chef, le colonel Brunet.

Quatre ou cinq cents mètres de l'ennemi, sur un coup de sifflet, tous les hommes à terre, couchés sur le ventre, non pour s'immobiliser, mais pour avancer en rampant. C'est l'exécution sur la paume des mains, les bras ployés, coudes en dehors, et en se poussant de la pointe des pieds. La paume des mains est protégée par un tampon ou bracelet protecteur ; et quant au fusil, il est maintenu le long du côté droit du corps par une petite courroie qui le fixant à une bretelle du sac et au ceinturon, avec toute facilité de reprendre l'arme en mains ou de la remettre en place.

A cent cinquante mètres de l'ennemi, balayette au canon, ce qui se fait sur toute la ligne sans quitter la position rampante ; feu à répétition, et alors toute la colonne se relève brusquement en courant sur l'ennemi au cri de : « En avant ! A la baïonnette ! »

Le colonel Brunet, en mettant à l'étude cette marche d'assaut final, a fait montre de l'ingéniosité et de l'esprit d'initiative qui animent nos officiers. Le malheur est qu'en rendant publics les résultats de ces expériences, nous apprenons tous jours aux Allemands ce qu'ils veulent savoir.

PARADOXES ET VÉRITÉS

Peut-être l'art suprême consiste-t-il à égarer la richesse de la nature, à la rendre plus riche que les groupes entiers d'hommes semblables et des génies exceptionnels.

Paul Bourget

Jules MICHELET

Ce qui a pu faire croire le contraire, c'est que, depuis quelques années, nous sommes inondés de tasses, de vases et autres objets de provenance japonaise, mais ces objets n'ont rien de commun avec les bibelots d'art japonais proprement dits.

La production artistique du Japon s'est arrêtée vers 1868. Depuis cette époque il n'y a plus, au Japon, d'artistes, de grands artistes ; il n'y a que des fabricants, des industriels quelconques qui confectionnent à la douzaine et même à la grosse.

Quant à prévoir, d'ores et déjà, à combien se montera la collection de M. de Goncourt, c'est impossible. Le succès d'une vente artistique dépend d'une foule de circonstances. Ainsi, la vente de la collection de japonaiseries de Burt a atteint le chiffre de 220,000 francs, alors que cette collection était à peine estimée à la somme de 100,000 francs.

Vous voyez donc que le « véritable » Japon n'a pas baissé. Ce qui a baissé, c'est la camelote japonaise. Celle-là, certes, a subi un joli krach.

M. Besson, dont nous avons signalé hier la mort dans sa quatre-vingt-dix-septième année, aura été un curieux exemple de vigueur intellectuelle et physique dans un âge avancé. Il y a un mois à peine, encore, il montait seul ses cinq étages et il discutait avec ardeur les derniers événements politiques.

Le défunt avait été préfet du Nord en 1849, il y a quarante-sept ans, près d'un demi-siècle ! Et cependant il n'était pas le doyen des anciens préfets. Ce privilège appartient à l'éminent ancien sénateur, M. Bocher, qui a administré le département du Calvados avant 1848.

Avinaïen triomphe.
« N'avez-vous jamais », disait Avinaïen en montant à l'échafaud.
Hier encore, M. Félix Faure gracieux Longueville, l'assassin de La Française, sous prétexte qu'il n'avait pas voulu son crime.

Or Longueville avait simplement assassiné trois personnes, dont une petite fille de quatre ans, et un jeune homme de dix-huit ans.

Montauban est en révolution. On ne parle de rien moins que de prendre d'assaut la prison où est enfermé Longueville.

La mode est décidément à Alfred de Musset. On a lu, ici même, la délicieuse nouvelle inédite que nous avons eu la bonne fortune de publier. Voici qu'une insouciance nous a permis d'apprendre qu'un périodique important allait mettre au jour la correspondance du poète avec George Sand.

D'autre part la Revue hebdomadaire du 1^{er} août nous apportera le récit très documenté du roman que vécut en Italie Alfred de Musset, George Sand et le docteur Pagello.

Jusqu'ici nous ne savions rien, ou à peu près, de ce Pagello. Grâce au docteur Cabanis qui s'est livré à des recherches approfondies, il ne nous restera plus rien à apprendre.

Pagello vit toujours. C'est un vieillard de quatre-vingt-neuf ans. Il conserve pieusement les « déclarations » que « Elle » lui écrivait au chevet de « Lui », malade.

Il se partit d'ailleurs ensemble, George Sand et Pagello, tandis que Musset traitait seul. Mais ne craignons pas les Soups et les Soups, ce qui fait dire à Mme Lardin de Musset que « George Sand ne se conduisit pas bien avec son frère ».

Il existe toute une correspondance de George Sand à Pagello.

Le vieillard ne veut pas la livrer aux curieux et son fils déclare qu'il ne la publiera pas d'ailleurs. Mais ne craignons pas les Soups et les Soups, ce qui fait dire à Mme Lardin de Musset que « George Sand ne se conduisit pas bien avec son frère ».

Il existe toute une correspondance de George Sand à Pagello.

Le vieillard ne veut pas la livrer aux curieux et son fils déclare qu'il ne la publiera pas d'ailleurs. Mais ne craignons pas les Soups et les Soups, ce qui fait dire à Mme Lardin de Musset que « George Sand ne se conduisit pas bien avec son frère ».

Il existe toute une correspondance de George Sand à Pagello.

LA VÉRITÉ

SUR

LES AFFAIRES D'ORIENT

Les affaires de Crète et de Macédoine s'embrouillent de plus en plus, et à l'heure qu'il est, elles ont acquis un tel degré de gravité qu'une inquiétude réelle et non dissimulée commence à s'emparer du public européen.

Il existe certainement des causes invisibles et incompréhensibles qui font que cette question de Crète, malgré l'intervention collective des puissances, attend encore sa solution, et que la question macédoine, si compliquée en elle-même, vient aggraver la situation générale en Orient.

Quelles peuvent être ces causes et d'où proviennent-elles ? Nous tâcherons de l'indiquer, tout en laissant à la perspicacité des lecteurs le soin de combler les vides, dont une réserve bien naturelle nous impose de faire accompagner ce court exposé de la situation.

Nous devons ajouter, avant de commencer, que les détails que nous donnons ici ont été puisés aux sources les plus sûres, les plus authentiques, les moins discutables.

La principale cause, qui fait remettre du jour au lendemain la solution de la question crétoise, doit être recherchée dans l'action même des puissances. C'est qu'au-dessus de cette action, au-dessus — ou plutôt au-dessous — des Crétois et de la Porte, il y a ceci : L'accord des puissances n'est pas en réalité aussi complet qu'il se montre en apparence.

Il est vrai que toutes les puissances désirent la paix, mais toutes n'ont pas la même conception sur les moyens à employer pour assurer cette paix. Nous ne pouvons ou ne voulons pas préciser davantage, mais n'a-t-on pas déjà parlé de telle ou telle puissance qui encourageait les Crétois à la résistance, de telle autre qui encourageait la Porte, d'une troisième qui donnerait à Athènes des conseils diamétralement opposés à ceux donnés par d'autres puissances et qui travaillerait à engager la Grèce dans la lutte crétoise ou macédoine ?

N'a-t-on pas parlé d'une entente conclue entre deux États dont l'un très grand, et le second le plus petit, pour les affaires macédoines et ne voit-on pas, depuis quelques semaines, le consul de ce grand État à la Canée se multiplier pour donner plus de poids aux promesses faites par son gouvernement ? N'a-t-on pas remarqué que justement l'entrée des bandes armées sur le territoire ture, en Macédoine, coïncidait avec ces bruits d'entente entre deux États ? Comment veut-on que dans des conditions pareilles la question crétoise ne soit pas résolue et que la question macédoine ne prenne des proportions inquiétantes pour la tranquillité de la péninsule des Balkans ?

La seconde cause a son point de départ à Constantinople même. On s'étonne, en Europe, que le Sultan mette du temps pour prendre les mesures que les ambassadeurs des puissances n'ont cessé de lui conseiller dès le début de la crise. Personne ne peut ni ne doit concevoir des doutes sur le bon vouloir de Sa Majesté et sur son désir ardent de voir se résoudre, aussi promptement que possible, la question crétoise. Mais croit-on qu'il soit facile au Sultan, quoique souverain autonome, d'agir en dehors de toute considération locale ?

On reproche, par exemple, à Abdül-Hamid de continuer à maintenir en Crète Abdulla-Pacha comme gouverneur militaire de l'île, malgré le conseil contraire donné par les puissances. Ceux qui adressent ce reproche à Sa Majesté ou à la Porte ignorent qu'il existe à Constantinople un fort parti militaire et que le gouvernement ture doit en toute circonstance ménager les susceptibilités de ce parti.

Le parti militaire a pris un ascendant en Turquie dès la première guerre serbo-turque, en 1876. Les armées du Sultan, victorieuses des Serbes, bien qu'ils fussent commandés par un général russe, prirent d'assaut Alexinatz, proclamé imprenable par des autorités militaires allemandes, et ce ne fut que grâce à l'intervention de la Russie que les Serbes s'arrêtèrent dans leur marche sur Belgrade.

Plus tard, la guerre russo-turque rehausse le prestige des armées turques et leurs premières victoires, vraiment éclatantes, donnèrent au parti militaire, à Constantinople, une prépondérance que les défaites successives de la Turquie dans la seconde partie de cette guerre mémorable ne diminuèrent en aucune façon, car ce parti attribua ces défaites à d'autres causes qu'à un manque de bravoure ou de capacités militaires de la part des soldats et des généraux turcs. Actuellement, ce parti supporte mal l'intervention des puissances qui empêche les armées du Sultan de chasser comme ils le méritent tous ceux qui s'insurgent contre l'autorité turque.

A toutes ces considérations, faut-il ajouter des raisons politiques qui dominent dans les conseils de la Porte et dont la principale est celle-ci : Si nous accordons des privilèges, disons les Turcs, à tous les sujets du Sultan qui se révoltent, nous n'en finirons jamais avec ces révoltes et ces insurrections, et nous serons bientôt obligés d'en accorder aux Arméniens, aux Macédoines, aux Albanais, aux Druses et autres populations de l'Empire.

Voilà les causes pour lesquelles la question crétoise, la question macédoine, les affaires d'Orient en général ne peuvent pas avoir une solution prompte et définitive.

Est-ce bien clair ?

Un diplomate

Bloc-Notes Parisien

LA VILLEGIATURE DES « BIFFINS »

Se rappellent-on les protestations aussi variées que curieuses que nous ont présentées les divers conseils municipaux parisiens de gratifier les communes suburbaines des immondices et eaux d'égouts de la Ville-Lumière ? Certaines petites villes de la banlieue s'insurgèrent de même contre Paris qui prétendait capter à leur détriment les eaux de différentes sources. Tout cela, c'est de l'histoire, et les revues de fin d'année ont depuis de longs mois retracé en couplets plus ou moins bien venus la lutte homérique de la banlieue contre la Ville.

Voilà cependant que l'écho nous arrive de nouvelles plaintes, ces fois poussées par les habitants d'Asnières. On y gémit de l'incursion sans cesse croissante des chiffonniers qui y ont fondé une véritable colonie.

La joyeuse partie de la Seine amène, en effet, de Parisiens ont l'habitude d'aller villegier en été, ou d'échapper, pendant l'hiver, au bruit de Paris la nuit, Asnières enfin est désolée.

On comprend aisément qu'il ne soit pas agréable pour ceux qui aiment le grand air, desperser une atmosphère viciée par les émanations des produits ordinaires — extraordinaires même la plupart du temps — des chevaliers du crochet. On s'en plaint beaucoup à Asnières, à telles enseignes que le conseil d'hygiène et de salubrité publique du département de la Seine a été amené, il y a quelques jours, à s'occuper de cette grave question.

La Porte-Saint-Martin, et intitulée le *Pané de Paris*, Adolphe Belot a montré un type historique dans les annales de la chiffonnerie parisienne, c'est celui de la logeuse des « biffins », la « Femme en culotte », qu'on appelait ainsi parce qu'elle portait généralement pour robe une culotte bouffante de zouave.

Ce costume militaire, loin de la gêner aux alentours, ne l'empêchait nullement de conduire avec beaucoup de sagesse ses affaires et de louer à son peuple de « placiers » ou de « rouleaux » des chambres, plus ou moins garnies, à raison de un, de deux et même de quatre sous par jour.

Actuellement encore, les chiffonniers forment une vaste agglomération dans la plaine Clichy, contre la route de la Révolte ; on en trouve encore en quantité dans le quartier Moutferrat, en haut de Belleville et à Grenelle.

Ceux que j'ai visités hier se sont installés depuis quelques mois à Asnières ; la démolition progressive des vieilles bâtisses parisiennes, leur remplacement par de belles maisons de rapport, peu en harmonie avec leur métier, ayant créé parmi les chevaliers du crochet une poussée qui les a progressivement amenés dans la banlieue parisienne.

C'est dans un endroit qu'on appelle la plaine de la Croix-Rouge et des Courses que les chiffonniers, saturés de la vie paritaire, ont élu domicile à Asnières. Leur quartier général, ils l'ont là, vivant soit isolément, soit en famille, au nombre de plus de cinq cents. Leurs habitations comprennent des cités ouvrières et des maisons individuelles, mais dans les limites de la commune d'Asnières, le long de plusieurs voies de communication autour du carrefour des Quatre-Routes, où s'arrête le tramway d'Asnières à la Madeleine.

Les chambres sont petites, basses de plafond ; les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, la plupart d'entre elles ne sont pas carrelées, et le sol, en terre battue, est souvent de près d'un mètre en contrebas du passage qui y donne accès. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir des flaques d'eau dans ces habitations humides. De cheminées, point. Par ci, par là, un poêle qui permet au chiffonnier de préparer son manger.

J'ai visité un grand nombre de ces maisonsnettes qui s'entendent d'un aspect propre. A un chiffonnier occupé à trier son butin de la veille, qui se trouve étendu, tête-mur, dans sa chambre, sous le lit, le long du mur, j'ai demandé quelques renseignements sur son métier.

« Et que gagnez-vous à votre métier ?
— La petite chambre que j'occupe, m'a-t-il répondu, appartient au patron à qui je dois apporter tous les trois jours les produits de ma « récolte ». Il me laisse huit francs par mois.

« Et que gagnez-vous à votre métier ?
— Oh ! peu de chose : de trois à quatre francs par jour quand les affaires marchent bien, surtout en hiver. En ce moment, voyez-vous, il n'y a rien à faire à Paris. Tout le monde est parti pour la campagne. Et quand les vacances, le chiffonnier est contraint de prendre de vacances. Et elles sont dures pour nous les vacances ! »

« Combien de temps ces objets-là restent-ils dans votre chambre ?
— Tous les trois jours, j'apporte au patron, qui est le propriétaire de cette cité, après avoir été comme nous un simple biffin, ma marchandise, et je la lui vends au prix ordinaire. Lui-même revend les os, le zinc, les torchons de